



● **CLASSES**  
**Tentes, bâches, et autres...** p. 2  
Quand les écoles sont détruites, il faut imaginer d'autres lieux pour les leçons !



● **UN DROIT pour tous !** p. 2  
Que l'on soit riche, pauvre, que l'on vive dans un camp ou que l'on soit employé comme domestique.



● **SCOUTS**  
**Toujours prêts** p. 4  
En Haïti, les scouts sont très actifs pour aider les enfants, les personnes âgées, le pays.

## Haïti : la vie au milieu des ruines

Après avoir survolé la mer des Caraïbes, on atterrit à Port-au-Prince, la capitale d'Haïti. Les traces du tremblement de terre du 12 janvier 2010 sont encore visibles partout.

Il fait fort chaud - plus de 30 degrés - et l'air est très humide. Derrière nous, la mer est d'un bleu intense. Devant nous, une ville immense s'étend dans une plaine et sur 15 collines. Au total, les habitations occupent 735 km<sup>2</sup>. Cela représente environ trois quarts de la province du Brabant wallon.

Nous sommes à Port-au-Prince, un arrondissement qui compte huit communes. Un tremblement de terre très violent a eu lieu ici le 12 janvier 2010. En 35 secondes, il a fait basculer la vie de 3,5 millions d'Haïtiens (un tiers de la Belgique !), dont 2,8 millions de Port-au-Princiens. Il y a eu entre 200 et 300 000 morts.

### ● Que d'animation !

À la sortie de l'aéroport, nous montons dans une voiture. Marquez, notre chauffeur, met un CD : « C'est Michel Martelly, notre nouveau président. » Nous découvrons ainsi la voix du pré-



À Port-au-Prince, les gens vivent, travaillent, imaginent, créent... au milieu des ruines. Au fond, sur cette photo, le Ministère des Finances.

sident d'Haïti, qui était autrefois chanteur !

La musique est joyeuse, festive. On ne comprend pas toutes les paroles, qui sont en créole (la langue d'Haïti), mais on entend régulièrement le mot « Haïti ». Dehors, on admire les arbres en fleurs. Que de couleurs ! Rouge, orange, fuchsia, jaune, mauve, blanc...

Sur les trottoirs, les piétons sont nombreux. Les petits marchands aussi. Ils

ventent vraiment de tout ! Des chaussures, des fruits (mangues, bananes, fruits de la passion...), des plaquettes de médicaments (sans boîtes ni notices !), des savons, des pneus, des habits, des valises, des boissons...

Des femmes vendent des plats chauds qu'elles cuisent sur un feu. D'autres font griller du maïs.

Des artistes vendent même des toiles qu'ils ont accrochées tout le long de la rue.

### ● Des dégâts partout

La ville est animée. Mais partout, les traces du tremblement de terre sont visibles. Pendant quatre jours, on verra sans cesse des maisons à moitié détruites, des terrains sur lesquels il ne reste que quelques pierres, des bâtiments marqués de fentes effrayantes... Pratiquement aucune rue n'est intacte. « Là, montre Marquez, c'est ce qui reste du Ministère des Finances. À côté, il y avait le Ministère de la Justice, et là où



vous voyez les tentes, c'était le palais de justice. »

On s'arrête devant le palais présidentiel, lui aussi mal en point. En face, un camp de tentes, de bâches, de tôles. Un an et demi après la catastrophe, 600 000 personnes vivent encore dans des camps comme celui-là ! D'autres sont retournées dans leur maison, parfois à moitié détruite et très fragile. Elles vivent dans un abri improvisé contre les murs, ou carrément dans ce qui reste de leur logement. Scènes étranges de vie au milieu d'un champ de ruines...

### LES VIDEOS

Nous avons effectué ce reportage avec d'autres journalistes, notamment de la TV. Vous pouvez voir leurs reportages sur le site des Niouzz et sur celui du journal pour les jeunes Flamands, Karrewiet (n'hésitez pas, les interviews sont en français sous-titrées en néerlandais).

-> [www.classesniouzz.be](http://www.classesniouzz.be)  
-> <http://karrewiet.ketnet.be>

### HAÏTI

-> Haïti occupe la partie ouest de l'île d'Hispaniola. À l'est, se trouve un autre pays : la République dominicaine.

-> Superficie : 27 750 km<sup>2</sup> (la Belgique, c'est 30 500 km<sup>2</sup>)

-> Population : un peu plus de 10 millions d'habitants (en Belgique, nous sommes maintenant 11 millions).

-> Langues : français et créole.

-> Monnaie : la gourde. Mais les Haïtiens calculent les prix dans une monnaie qui n'existe pas : le dollar haïtien ! Un dollar haïtien vaut 5 goudes.

-> Haïti était déjà, avant le 12 janvier 2010, un des pays les plus pauvres du monde.

-> Haïti se trouve à un endroit plein de dangers. Les tempêtes tropicales et les ouragans sont fréquents. De plus, l'île se trouve en bordure de deux plaques tectoniques, des morceaux de croûte terrestre. Ce sont les déplacements de ces plaques qui causent les séismes.

## L'école pour tous, un vrai défi !

Plus de 4 Haïtiens sur 10 ont moins de 18 ans. Moins de la moitié de ces jeunes allaient à l'école avant le 12 janvier 2010.

Lors du tremblement de terre, 80 % des écoles de Port-au-Prince ont été détruites. Il faut les reconstruire. Mais cela ne suffira pas. Car, déjà avant le drame, plus de la moitié des enfants n'allaient pas à l'école.

### ● Trop cher

Comme en Belgique, l'enseignement en Haïti n'est pas seulement organisé par l'État (le pays).

En fait, 20 % seulement des écoles sont publiques (appartiennent au pays). Les autres sont ouvertes par des individus, des organismes religieux ou des organisations humanitaires (d'aide aux populations).



ECA/NL

Si les écoles publiques ne sont en général pas très chères, voire même gratuites, chaque école privée peut réclamer la somme qu'elle veut à ses élèves. Beaucoup de parents n'ont pas de quoi payer l'école à leurs enfants.

### ● Où ? Quelle qualité ?

En plus de la question du coût, un autre problème se posait déjà avant le tremblement de terre. L'offre est très inégale dans le pays. Dans certaines régions, il n'y a pas d'école publique, ou même pas

d'école du tout.

Enfin, les écoliers n'ont pas tous un enseignement de qualité. Il n'existe pas, en Haïti, de programme à suivre, de normes (règles) communes pour l'enseignement. N'importe qui peut donner cours, il ne faut pas nécessairement avoir suivi de formation d'enseignant. Chaque école fait ce qu'elle veut, engage qui elle veut... et certaines personnes n'ouvrent des écoles que pour s'enrichir, et pas du tout pour donner un enseignement de qualité aux enfants !

Bien sûr, les organisations qui aident à la reconstruction d'Haïti parlent de tout cela avec les dirigeants du pays. Il s'agit de construire des écoles, mais aussi de faire en sorte qu'elles soient de qualité, moins chères et réparties un peu partout sur le territoire. Un fameux défi, mais c'est essentiel pour l'avenir du pays !



HAÏTI

# À l'école sous tente ou sous une bâche

Comme souvent après une catastrophe, les enfants sont privés de tout, notamment d'école. En Haïti, la reprise des cours a été une fête, quelques mois plus tard.

## TÉMOIGNAGES

■ «Je dormais dans mon lit quand ça a commencé à trembler. Ma mère m'a réveillée et on est sorties de la maison. La cuisine est fissurée et trois murs sont cassés. Mais on dort quand même dans la maison. Après le désastre, je ne pouvais plus aller à l'école car elle s'était effondrée. En octobre, on a pu aller à l'école sous tente. J'y vais car je veux que mon rêve se réalise : devenir comptable.» (Phincar, 15 ans)

■ Steven, 10 ans, et son frère de 9 ans jouent devant les ruines de la cathédrale Notre-Dame. Ils racontent que leurs parents sont morts dans le séisme. Sans argent, ils ne peuvent pas aller à l'école. Ils dorment chez une dame aveugle.

■ «Si on aime travailler, quand on sera grand, on pourra changer le pays, améliorer les choses.» (Donovan, 12 ans)

■ «Beaucoup d'élèves ne sont pas revenus parce qu'ils étaient morts. D'autres sont revenus sur des béquilles. Des enfants pleuraient d'avoir perdu leurs parents. Nous avons fait de notre mieux pour les aider. Certains élèves crient «J'ai faim», même après le repas qu'on leur sert à midi.» (Yolette Jean-Pierre, enseignante)

**D**onovan, 12 ans, et Bradley, 10 ans, étaient à l'école de la Petite Source, autrefois. «Le 12 janvier 2010, raconte Donovan, j'étais à l'école. La maîtresse nous a fait sortir quand ça a tremblé. Je suis rentré chez moi mais ma maison était détruite. Je n'ai retrouvé ma mère et ma sœur que le lendemain, à l'église. Mon papa était à l'étranger.» L'école s'est elle aussi effondrée. «Tout est détruit, tout est perdu, explique Francesca Manigat, la directrice des primaires. Mais, avec l'aide de l'Unicef et de Maranata (deux organisations), on a pu reprendre les cours en avril dans des hangars. Ensuite, fin 2010, on s'est installés ici, à une heure de route de l'ancienne école.»

Donovan était content de retrouver ses amis et ses professeurs. Même si les élèves de primaire sont sous tente. «C'est moins dangereux parce qu'on n'a pas de béton sur la tête s'il y a encore un tremblement de terre. Le plus difficile, c'est que l'école est loin. Je dois marcher 20 minutes ou prendre le bus.» «Il y a des poussières et du vent, se plaint Bradley. Mais je voulais retourner à l'école pour faire quelque chose de ma vie. Quand on a la connaissance, on peut faire beaucoup de choses.» Les conditions de travail, dans ces écoles sous tentes, ne sont pas faciles. Il fait sombre, la chaleur est



Donovan et Bradley, dans une école sous tente «améliorée», avec un toit en tôle...

étouffante, les voix des enseignants ou des élèves qui récitent leurs leçons passent à travers les toiles d'une classe à l'autre, il y a du vent, la pluie inonde parfois le sol...

### ● La peur est toujours là

À tout cela s'ajoute un autre élément : «C'est difficile pour les enfants de se concentrer sur le travail parce qu'ils sont stressés», témoigne Francesca Manigat. Au moindre bruit, c'est la panique. Encore il y a peu de temps, il y a eu des travaux sur la route. Quand les ouvriers ont commencé, tout le monde a crié et est sorti en courant.»

Cette peur panique, on l'a sentie partout. À l'école Saint-Louis de

Bourdon, un bâtiment vert se dresse fièrement. Il a été endommagé par le séisme, a été réparé, mais les jeunes et les professeurs ne veulent pas y entrer.

Kévina, 13 ans, confirme : «Notre classe est au 4<sup>e</sup> étage. La sœur directrice ne voulait pas prendre de risque.» Sa copine Dalida : «Il y a toujours du stress. Quand on entend un bruit, on panique, on crie.»

Les cours se donnent donc dehors, sous des bâches. Marly, 13 ans aussi : «Je n'aime pas. Il fait chaud, on a trop peu de place. Quand il pleut, l'eau coule sous nos pieds.» Mais la peur est plus forte que tout.

Pour contrer cette peur, dans certaines écoles, des psychologues sont passés. Ils ont conseillé les

professeurs et ont écouté, aidé les élèves. Francesca Manigat raconte : «En octobre, on a eu plusieurs séances avec des psychologues. On a aussi appris à nos élèves la maîtrise de soi, ce qu'il faut faire en cas de sinistre.»

Apprendre à avoir les bons réflexes en cas de séisme, ça a un côté rassurant et c'est important. Lauren : «On savait que ça pouvait arriver mais on ne savait pas quoi faire. Moi, j'ai couru pour me tenir à un poteau. C'est ridicule.» Dalida : «J'ai failli mourir parce que je me suis tenue à un mur... qui est tombé ! Mais heureusement, pas sur moi.» Une enseignante nous a même dit : «Beaucoup de gens pensaient qu'il fallait entrer dans les maisons si la terre tremblait !»

## On a toujours peur

Un an et demi après le séisme, les Haïtiens sont toujours marqués par la peur.



**À** l'école nationale Caroline Chauveau, il y a deux bâtiments. Les 315 élèves s'entassent dans les trois classes du plus vieux bâtiment. La construction plus récente, qui compte un étage au-dessus du rez-de-chaussée, est vide. Ni les professeurs ni les élèves n'osent y entrer. «On a trop peur, il y a des fissures», raconte Yolette Jean-Pierre, une enseignante.

On a toujours peur quand on approche de 16h45, l'heure du drame. Il y a beaucoup d'élèves dans le local, il fait chaud, il y a le bruit de la rue (il n'y a pas de vitres aux fenêtres !). Si un gros camion passe, ça fait du bruit et la classe tremble, alors les enfants hurlent et sortent. Même chose si un avion passe trop bas. Pour donner du courage, on chante des chants d'espoir, on organise des prières. On a la foi en Dieu. »

## Une classe d'un nouveau type

Reconstruire des milliers d'écoles dans un pays aussi dévasté prendra des années. En attendant, les tentes ne sont guère confortables... ni adaptées en cas de tempête ! Alors, que faire ? Être créatif !

**M**arie-Ginette Mathurin est ingénieur civil (quelqu'un qui conçoit des bâtiments, des ponts, des barrages...). Pour l'Unicef (organisme des Nations unies qui aide les enfants dans le monde entier), elle fait construire un nouveau type d'école. Ce sont des écoles qui, en principe, résisteront aux séismes et aux ouragans. «Pour le sol, on fait une grande dalle uniforme en béton en utilisant du ciment parasismique (qui résiste aux tremblements de terre). Dans cette dalle, on met un grillage de fer assez serré. Des ferrailles remontent sur les côtés pour tenir les blocs.» Les blocs ne montent pas à plus d'un mètre. «Pour les tenir, on met une ceinture de béton, pour éviter que les murs n'éclatent.»



Ce type de construction a été inventé pour répondre aux besoins exceptionnels d'Haïti.

Au-dessus de ces murs de blocs, on voit quelques poteaux. Et au-dessus, un toit de tôle. Ce toit est traité pour ne pas capter trop de chaleur du soleil. «Un réseau de câbles doit tenir le toit en cas de cyclone.» précise Marie-Ginette.

Ce type d'école n'existe qu'en Haïti. Mais l'Unicef ne se limite pas qu'aux locaux de classe. L'organisation fournit le mobilier, les livres, les cahiers, le matériel pédagogique... «On met aussi des toilettes, des

clôtures. S'il n'y a pas d'eau courante, on fore un puits, on place des fontaines pour le lavage des mains et abreuver les enfants. On pense aussi mettre des fenêtres, ajouter un bureau de direction, une bibliothèque, une cuisine, un dépôt et un réfectoire.» Une école complète, en somme !

Ces classes ont en tout cas un immense avantage : les enfants s'y sentent en sécurité, puisqu'ils n'ont pas de dalle de béton au-dessus de la tête.

# Apprendre à lire aux enfants domestiques



HAÏTI

Des centaines de milliers de jeunes sont utilisés comme domestiques en Haïti. De vrais esclaves, qui n'ont souvent pas l'occasion d'aller à l'école...

On pense qu'ils sont 300 000, parfois tout petits, parfois âgés d'une vingtaine d'années. On les appelle des restaveks. La plupart du temps, leurs parents trop pauvres les ont confiés à une famille en espérant que leur enfant serait nourri et logé correctement et qu'il pourrait aller à l'école. En fait, l'enfant travaille comme un esclave, à nettoyer, préparer les repas, aller chercher des seaux d'eau, surveiller la maison... Il va rarement à l'école. Certains sont même battus. Heureusement, certaines organisations essaient de les aider. C'est le cas du CAD (Centre d'Action pour le Développement). Le CAD organise des cours pour les restaveks et essaie de convaincre les familles de laisser leur «domestique» venir à l'école quelques heures tous les jours. Il met aussi sur pied des formations de menuiserie, informatique, couture... Le CAD héberge également les restaveks qui s'enfuient et essaie de re-



Roselène travaille de 3h du matin à tard le soir. Grâce au CAD, elle peut aller à l'école.

trouver leur famille biologique (les vrais parents). Mais avant de faire revenir le restavek chez ses parents, il faut régler le problème de départ : la pauvreté. Marceline Mondésir, directrice du CAD, explique : «On organise des formations pour que la famille soit en mesure de réaliser une activité qui apportera des revenus : de la couture, de l'agriculture, de l'élevage... Une fois que l'enfant est réinséré dans sa famille, on donne de l'argent à une école proche pour que l'enfant soit scolarisé jusqu'au bout. On assure un

suivi sur place pour vérifier que l'enfant reste dans sa famille, qu'il va à l'école et que tout se passe bien.»

## ● Roselène ne veut plus être humiliée

Elle a les yeux fatigués et semble toute timide. Roselène, 14 ans, vient suivre les cours du CAD depuis un an. «Je vis chez ma tante, la dame chez qui je travaille, depuis le 20 août 2010. Avant, j'allais à l'école dans le nord du pays mais à la mort de mon père, j'ai été contrainte d'arrêter, faute d'argent. Ma

maman m'a envoyée à Port-au-Prince. Ici, j'ai beaucoup de travail. Je me lève à 3h du matin. Je fais la vaisselle, le ménage, la cuisine, je vais chercher de l'eau que je ramène dans un seau sur ma tête, je vais au marché, j'emmène les enfants de 4 et 6 ans à l'école, je vais les rechercher... Le samedi, je dois laver beaucoup de linge à la main, dans une bassine. Je souffre beaucoup parce que ma tante m'insulte et m'accuse injustement de vol. Elle me fouette.»

En septembre, quelqu'un est passé chez sa maîtresse et lui a parlé de cette école. «Ma tante m'a inscrite. Je viens tous les jours de 14 à 17h. J'aime bien venir ici même si je suis fatiguée. C'est important. Je vois beaucoup d'enfants qui s'expriment bien dans d'autres langues, comme le français. Je voudrais être comme eux. Je ne veux plus me sentir humiliée quand je ne comprends pas ce que les autres disent.»

Roselène a tout de même du mal à trouver le temps de faire ses devoirs. «Pour étudier, parfois, je mets mon livre à côté de moi et j'étudie en faisant la vaisselle. Plus tard, je voudrais devenir quelqu'un. J'aimerais apprendre la couture et l'anglais.»

Roselène retourne dans sa classe sous tente. Une demi-heure plus tard, on constate qu'elle s'est endormie sur son banc... La fatigue était trop grande !

## TÉMOIGNAGES

■ «Il faut avoir des connaissances pour travailler et gagner de l'argent. Je veux continuer mes études pour pouvoir quitter les tentes. Ce qu'il faudrait faire en Haïti ? Donner du travail aux gens pour développer le pays. Faire que beaucoup d'enfants aillent à l'école. Manger est primordial, la nourriture devrait être gratuite.» (Alexandra, 17 ans)

■ «On a toujours la catastrophe à l'esprit. Mais on veut continuer l'école, c'est le meilleur choix. Ce qu'il faut faire en Haïti ? Aider les enfants qui restent dans la rue en leur donnant une maison.» (Marie-Magdalena et Fabien, 14 ans)

■ «Certains jeunes de 16 ans ne savent pas lire. Ils sont motivés pour venir à l'école, malgré la fatigue, car ils se sentent valorisés (ils sentent qu'ils ont plus de valeur, sont fiers d'eux).» (Marceline Mondésir, du CAD)

## Et quand on vit dans un camp ?

Marie-Magdalena, Fabien et Alexandra n'ont plus de maison. Elles vivent sous tente, dans des camps.

Elles sont en uniforme d'école, une tenue impeccable et sans pli, et pourtant, elles vivent dans des conditions difficiles. «On vit dans des tentes. On dort sur un matelas par terre. Pour cuisiner, il y a un feu devant la tente.» Si Fabien vient à l'école en voiture, le matin, Marie-Magdalena fait le trajet à pied. «Je me lève à 5h. Je mange, je me coiffe et je marche. J'arrive à l'école à 7h. À la fin de la journée, l'école reste ouverte pour les élèves qui vivent dans les camps. Comme ça, on fait nos devoirs ici avant de rentrer.» On imagine mal, en effet, comment elles pourraient faire leurs

devoirs sans table, sans lampe, dans une tente où la chaleur est accablante ou dont les toiles percent quand il pleut fort ! Et une fois rentrées de l'école, que font-elles ? «Beaucoup de jeunes dans le camp ne vont pas à l'école. Nos mères nous obligent à apprendre à lire à d'autres enfants.» Marie-Magdalena fréquente aussi un groupe d'artistes. Elle peint des tableaux, qu'elle essaie de vendre.

Alexandra, 17 ans, a perdu ses parents dans la catastrophe. Elle vit avec sa grand-mère. «Elle est vieille et malade, donc c'est moi qui vais chercher à manger et qui fais le repas. On n'a qu'un matelas pour dormir, donc c'est elle qui se couche dessus. Mais s'il pleut beaucoup, on doit rester debout et tenir le matelas en l'air en attendant que la pluie cesse. Alors, on sèche tout et on se couche.» Alexandra rêve de devenir avocate.

## Beaucoup d'avantages !

Ouvrir les écoles après une catastrophe, en quoi est-ce important ? C'est vraiment une urgence ?

Nathalie Fionna Hamoudi est responsable du programme Éducation de l'Unicef en Haïti. Elle raconte : «Plus de 4 000 écoles ont été détruites le 12 janvier 2010. Mais on a mis sur pied une petite rentrée scolaire le 5 avril à 122 endroits, où on avait installé des écoles sous tentes. C'était important d'aller vite. C'était un encouragement pour la population, un signal que les choses allaient s'arranger. De plus, il fallait éviter que les enfants ne perdent leur année scolaire. On a donc travaillé avec le gouvernement pour proposer un programme accéléré qui permette aux enfants de terminer leur année et de la réussir.»

La réouverture des écoles permettait aussi d'aider les enfants qui étaient en souffrance. Mais pour les professeurs, touchés eux-mêmes par la catastrophe, il n'était pas facile d'avoir une bonne attitude face aux enfants stressés et déprimés, parfois blessés ou orphelins, ou même à la rue... «On a formé trois formateurs qui ont, à leur tour, donné une formation aux enseignants pendant une semaine. Ils leur ont appris à réagir de la bonne manière face aux enfants traumatisés, à les aider et à identifier certains enfants vraiment très marqués pour les envoyer vers



FdA/INL

un des psychologues ou des médecins qui passaient dans les écoles. Plus de 11 000 enseignants ont été formés.» Nathalie parle avec émotion de ce jour de «petite rentrée» : «Les gens étaient désespérés et, tout à coup, la vie reprenait. On sentait l'espoir que tout allait revenir à la normale.»

Et puis, pendant que les enfants étaient à l'école, les parents avaient du temps et des disponibilités pour résoudre leurs problèmes : trouver de l'argent, un toit, de la nourriture...

«À l'école, les enfants retrouvaient un encadrement, des repères, ils pouvaient oublier leurs difficultés. L'école a aussi un côté rassurant. Et puis, quand il y a eu l'épidémie de choléra, on a pu profiter du réseau des enseignants pour faire passer des messages de prévention contre cette maladie et pour intervenir rapidement si des enfants étaient ma-

lades.»

## ● Faire davantage encore

Construire des écoles supplémentaires, notamment dans des régions rurales (régions à la campagne) où il n'y en a pas. C'est un premier objectif.

Deuxième plan : mettre en place un programme accéléré pour les enfants qui sont «suragés». Certains jeunes commencent à aller à l'école à 12 ans. Les mettre en classe avec des petits de 6 ans, c'est dommage. «On voudrait leur permettre de suivre six années de cours en trois ans. Et si possible, que ce soit non payant.»

Enfin, l'Unicef veut créer des programmes «Qualité» autour de certaines écoles. On y améliorerait l'accès à l'eau potable, l'hygiène (propreté), les sanitaires (WC, douches), la nutrition (façon de se nourrir)...



Associated Press/Reporters / Ramon Espinosa

# HAÏTI



## L'ÉDUCATION dans l'urgence

«Pour moi, l'urgence, c'est quand les gens n'ont pas leurs besoins fondamentaux. Quand des enfants n'ont pas à manger, pas de parents, ne vont pas à l'école, n'ont pas accès à l'eau et boivent de la boue, quand ils sont victimes d'abus. Il y a des urgences silencieuses, dont les médias ne parlent pas. On les voit au début puis on les oublie parce que la presse parle d'autre chose. Certaines urgences peuvent durer longtemps et connaître des pics (moments de crises plus graves).

Certaines urgences sont liées à des phénomènes climatiques ou naturels, d'autres à une guerre, une crise politique...

À l'Unicef, nous pensons qu'au début d'une urgence, il faut très vite fournir de l'eau, de la nourriture, des latrines (toilettes) et un toit. Mais l'Unicef dit aussi qu'il faut (re)faire fonctionner les écoles tout de suite. C'est important pour les enfants traumatisés, entourés de ruines, avec des adultes eux-mêmes sous le choc. À l'école, ils retrouvent des amis dans un espace sécurisé où on leur donne de l'eau, de la nourriture et un soutien psychologique. Il faut aussi faire le maximum pour que les enfants ne perdent pas une année scolaire. Enfin, si l'enfant retourne à l'école, les parents reprennent espoir et peuvent faire quelque chose pendant que l'enfant est en sécurité.» (Françoise Gruloos, responsable d'Unicef en Haïti)

## MUSIQUE !



■ Belo est un des chanteurs haïtiens les plus connus. Le 12 janvier 2010, il était en tournée à l'étranger. Il a continué à donner des concerts partout dans le monde pour récolter de l'argent pour son pays. Mais Belo n'avait pas attendu cette catastrophe pour s'engager. Il avait déjà écrit une chanson pour l'Unicef. Si vous voulez voir le clip de cette chanson en créole, avec quelques éléments de traduction, allez sur notre site !

[www.lejournaldesenfants.be](http://www.lejournaldesenfants.be)

Textes : Nathalie Lemaire  
Journal des Enfants  
38, route de Hannut - 5004 Bouge  
Tél. : 081/24 88 93  
E-mail : [jde@verslavenir.be](mailto:jde@verslavenir.be)  
Site : [www.lejournaldesenfants.be](http://www.lejournaldesenfants.be)

# Les scouts rendent service

Il y a 44 000 scouts en Haïti. Ils aident la population et les enfants depuis le jour du séisme.



Les scouts animent des enfants dans les camps de réfugiés.

EGA/NL

Comme tous les samedis, Stéphanie et ses amis scouts sont en train d'animer des enfants dans un camp de déplacés. «Au début, juste après le séisme, les enfants étaient stressés, tristes, difficiles. Maintenant, ils ont retrouvé du plaisir, ils rient et s'amuseent.»

Renide Mathieu, commissaire internationale des scouts en Haïti, explique : «Depuis toujours, dès qu'il y a un problème, on fait appel aux scouts. Après un cyclone, les scouts vont nettoyer les écoles, les maisons des personnes âgées... Ils ont par exemple repeint des écoles ou même aidé à réinstaller l'électricité dans certaines écoles, avec l'organisation Électricité sans frontières.»

Le jour du séisme, spontanément, de nombreux scouts sont venus en aide aux gens, pour essayer de sau-

ver des vies.

«Dès le lendemain, le comité des scouts a organisé l'aide : monter les tentes pour les sinistrés, distribuer de l'eau, de la nourriture, des vêtements...», raconte Renide Mathieu.

Les scouts ont aidé à identifier les enfants qui ne trouvaient plus leurs parents après le drame. Ils ont également distribué du matériel (des savonnettes) pour empêcher le choléra de frapper trop de monde. Les pompiers américains ont formé 300 scouts aînés pour leur apprendre ce qu'il faut faire en cas de catastrophe. Les scouts organisent même des formations pour maçons, électriciens, plombiers... On peut dire qu'ils sont toujours prêts à rendre service ! «Les scouts doivent aider, rendre le monde meilleur», conclut Stéphanie.



## L'UNICEF VOUS PROPOSE...

UNICEF Belgique se bat pour que plus d'écoles puissent s'ouvrir très rapidement après une catastrophe. Et vous, qu'en pensez-vous ? Que feriez-vous ?

Vous pouvez aller sur [www.unicef.be/kids](http://www.unicef.be/kids) et explorer les difficultés d'écoliers haïtiens, indonésiens, burundais... Imaginez ce que vous auriez souhaité placer en premier lieu dans leurs écoles après la catastrophe, et inscrivez-le sur votre tableau. Envoyez une photo de votre tableau à l'UNICEF Belgique. Toutes les photos seront réunies pour faire un poster géant.

APPRENDRE POUR SURVIVRE



# Reconstruire : long et compliqué

Certains critiquent la «lenteur» de la reconstruction d'Haïti. Sur place, on comprend mieux combien tout est compliqué !

Henri Morand travaille pour le PNUD (Programme des Nations unies pour le développement). Il a pour mission d'aider à reconstruire Haïti. Une tâche très complexe (compliquée) !

«La quantité de débris est énorme. On parle de 10 millions de m<sup>3</sup> (cubes d'un mètre de côté), de 20 millions, de l'équivalent de 8000 piscines olympiques remplies...»

Enlever tous ces décombres (débris) prend du temps et demande beaucoup de personnel et de matériel (camions, pelles, engins, essence...). Certains débris servent de remblais pour combler des trous, d'autres sont utilisés pour construire des routes. On peut faire des pavés, à la main, avec certaines pierres.

«Mais enlever les débris d'une maison prend parfois beaucoup de temps pour des raisons que vous n' imaginez pas. Il arrive que quelqu'un refuse qu'on enlève les débris de sa maison parce que c'est tout ce qui lui reste ! Si on prend ces débris, qui valent de l'argent, et qu'on ne lui fournit pas de maison à la place, il n'a plus rien. Même plus aucune preuve qu'il avait une maison à cet endroit !»



EGA/NL

Reconstruire où, quoi, comment ? Il faut du temps, surtout pour une ville de 3 millions d'habitants !

## Des plans avant de commencer

Construire, oui, mais pas n'importe quoi, n'importe comment, n'importe où ! «Des plans d'urbanisme sont prêts. On a dressé des cartes qui reprennent les zones où les séismes risquent d'être les plus forts, où on sait comment le sol risque de bouger, pour savoir de quelle façon construire pour que ça résiste. On a tracé aussi les bassins versants (zones où l'eau s'écoule : ruisseaux, lacs, rivières...). Jusqu'à présent, aucune norme (règle)

n'existait. Il faut expliquer aux gens que construire n'importe où, avec du ciment pas cher, c'est dangereux. Dans un quartier de Carrefour-Feuille, on a réuni la communauté pour parler du plan d'urbanisme. On veut travailler avec les gens.» Le PNUD prépare des plans, mais c'est au gouvernement à prendre les décisions. Et il faut faire changer les habitudes. «Ici, les gens ont bricolé des maisons, ou plutôt des cabanes, n'importe où, à des endroits sans accès à l'eau, sans égouts, sans route, l'une

sur l'autre... Et notamment dans des endroits dangereux, où l'eau emporte tout quand il y a de grosses pluies. Tout est un casse-tête, ici. Comme il n'y a pas de cadastre (de plan officiel qui dit à qui appartiennent les terrains), on doit faire des longues enquêtes pour identifier les propriétaires. Par contre, on travaille déjà à reboiser (planter des arbres), consolider les berges des cours d'eau, former des professionnels de la construction : charpentiers, maçons... Il en faudra beaucoup !»